

## "La nuit tout le jour", par Kamel Daoud

**TRIBUNE.** Depuis Oran, où le coronavirus a obligé la population au confinement, l'écrivain algérien raconte le terrifiant retour de l'inconnu à nos portes, et notamment celui du silence.



Kamel Daoud. (leimage/ AFP)

**Le retour du silence.** Vous l'avez, on l'a tous, redécouvert, de nuit dans nos villes et villages. On a tous goûté à son eau glaciale et sauvage, même quelques secondes, quand on a fini de faire dormir les enfants et qu'on a tout éteint chez soi. Penché à sa propre fenêtre ou debout à l'heure tardive et nocturne, on a tous été surpris par ce vide soudain présent, cette immense immobilité céleste qui fait

tourner le ciel et la terre, dans sa meule, mais sans aucun bruit audible. Dans la nuit, l'insonorité est un coup que l'on prend en pleine poitrine si, pour quelques secondes, on arrête de respirer, seul à sa fenêtre ou dans sa cour, chacun dans son coin dans notre monde menacé.

Imprévu, le silence revient avec nos confinements, doucement, s'écoule dans les rues, remonte les boulevards jusqu'aux balcons, ose même "couler" de jour, à la lumière comme une crue immatérielle. Places publiques vides, boulevard déserts, avenues inhabitées, capitales inutiles. Le silence se montre en chose ancienne et oubliée et qui revient à cause de la rétraction des hommes et des machines, de la prédation de la "croissance" et de la consommation. Peu à peu, on se retrouve à se pencher non sur une rue, sa rue, son quartier, mais sur soi-même et sur ses propres responsabilités. Paradoxalement, le confinement débouche sur l'immensité et pas seulement sur l'enfermement. C'est l'une des plus vastes prisons que nous ayons construites. Peut-être pas pour tous, mais peu à peu, doucement, on s'y enferme. Morts, malades ou inquiets.

### Le reflet de nos désastres commis

Chaque nuit, ce silence devient plus sauvage et plus puissant dans nos villes. Du haut du balcon, les arbres de nuit remuent comme dans une forêt qui va ressusciter après un ancien déboisement, les animaux ont des pas de survivants qui reviennent dans nos cités et sur nos asphaltes, des herbes sauvages vont aussi repousser dans quelques jours, entre nos pierres. Même les étoiles sont plus dures, plus proches, comme lavées, comme dépoussiérées derrière une vitrine claire. Avec l'homme enfin confiné, le reste du monde, les matières brutes, les espèces de la marge, reprennent leurs droits. Elles traînent, encore plus audacieuses, comme des choses blessées et qui titubent dans nos villes désertes. Dans la rue, un courant d'air semble venir de lointaines bordures dont on ne savait rien depuis un ou deux siècles d'industries. C'est un peu les jours précautionneux et audacieux des matières non transformées, des animaux non domestiqués, des silences que les machines et les énergies ont reclus, des immobilités qui nous font nous souvenir. Nous nous initons peu à peu, doucement, à la mort ou à l'humilité. La peur creuse la perspective et les tombes. On se rétracte dans

nos villes et la nuit nous donne le reflet de notre abîme creusé par nos mains. Des désastres que nous avons commis.

A Venise, les médias montrent une eau claire et impossible dans les canaux dépollués. Les satellites offrent des cartes de la Chine sans pollution. Chaque légume ou fruit est interrogé sur ses origines, ses pourcentages d'engrais ou de pluies, sa parenté avec le soleil ou la chimie. On tente de retrouver la vie saine, sauvage comme on peut. Mais c'est encore loin. Pour l'instant, c'est la mort, les bilans et la redécouverte de la frayeur et de l'impuissance. Manger bio. Mourir par la biologie.

## Comme un Dieu mal enterré, la peur de l'invisible tueur

Le confinement est une fulgurante rétraction de l'humanité : calfeutrés dans les grottes modernes des maisons, certains scrutent les étoiles, redécouvrent incrédules la crainte du vide naturellement (on l'a oublié) concomitante aux constellations. Ils redécouvrent les enfants et le temps. Redécouvrent que comme aux premiers temps de l'humanité, on ne sait plus comment il faut enterrer ou prier, qu'on risque la faim ou le chaos, qu'on est revenu à la nuit des temps. Mais de toutes les terreurs immédiates, c'est celle-ci qui nous revient au visage, si ancienne, comme un Dieu mal enterré : la peur de l'invisible tueur. Ce remake de notre duel si immémorial avec l'inconnu.

On peut le nommer, dire que c'est un virus, *Covid-19*, mais il n'est concret que pour ceux qui l'étudient. Pour les autres ceux qui le vivent, en meurent, le combattent, il s'agit d'un énième invisible de notre longue histoire. Une "abstraction" concrète pour reprendre un personnage de "la Peste" d'Albert Camus. L'invisible, dégradé par les théologies, les croyances, les courtiers ou les intégristes religieux, repoussé, revient mais encore plus sauvage, plus meurtrier. Certains, politiciens ou religieux, artistes ou militants, tenteront de s'en proclamer interprètes, mais inutilement. Le virus nous aligne tous. Aucune métaphysique ne lui fait barrage ou ne peut le recycler pour le moment. Tout se passe dans les laboratoires et nos poitrines. L'occulte ou l'invisible. Pour le vivre, nos corps sont sommés à l'au-delà. D'ailleurs, on a à peine une ou deux bonnes informations sur cette négociation serrée entre l'homme et ce vieux Dieu de l'abstrait.

## Le monde nous repousse dans nos maisons

Ainsi, comme une divinité barbare, le virus nous oblige au rite de l'isolement, aux ablutions chaque minute, au confinement monastique, à la peur ou à la folie, comme ses pairs, les autres Dieux démodés de notre histoire. Mais pour le moment le germe reste sauvage et méconnu. La nuit, le silence qu'elle ramène dans nos villes, l'immobilité, tout cela le précède comme aux temps antiques et nous sommes dans la crainte. Un mystère se restaure sous nos yeux et avec lui les fausses solutions, la précaution, la conversion, le trépas ou le rire moqueur.

Avec le confinement, notre monde devient comme nocturne, même en plein jour. Il nous repousse dans nos maisons alors que nous l'avions victorieusement repoussé vers le ciel. Nous avons pensé avoir vaincu l'inconnu dans nos terres, il revient reprendre ses droits et dissocier les mots des objets, les vivants des vivants, replonger des territoires entiers dans l'indicible.

La nuit, avec le vide urbain et le silence, chacun à sa propre fenêtre en ces heures pénibles, on peut voir ce nouveau tracé des frontières qui se meuvent vers nos pas de portes. Nous vaincrons, comme souvent. Mais il nous faut au moins le faire dans la négociation et l'humilité : si nous voulons que le monde ne nous tue pas, il ne faut plus qu'on tue le monde avec autant de mépris.

"L'inhabitabilité" nous revient au visage car nous sommes coupables d'un monde désormais inhabitable.

Kamel Daoud, bio express

Kamel Daoud est un écrivain et journaliste algérien. Prix Goncourt du premier roman 2015 pour "Meursault, contre-enquête" (éditions Barzakh et Actes Sud), il a récemment publié "le Peintre dévorant la femme" (Stock, 2018).

### A lire aussi :

- "Notice optimiste sur les effets secondaires et imprévus du virus", par Ottavia Casagrande
- L'insoutenable légèreté du capitalisme vis-à-vis de notre santé, par Eva Illouz
- Le conte arabe qui a inspiré "Robinson Crusoé"